

Res Ved XV 105.762 4
B

DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE JAUNE

QUI RÉGNA EN L'AN DIX

DANS L'ILE DE LA GUADELOUPE,

L'UNE DES ANTILLES FRANÇAISES ;

Présentée et soutenue à l'École de Médecine
de Montpellier le 29 Août 1807 ;

Par Laurent-Alexandre ROUVIER, natif de Niort,
Département des Deux Sèvres, ex-Officier de Santé,
entretenu de la Marine et des Colonies.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

VIRGILE, georg. liv. 2.

A MONTPELLIER,

De l'imprimerie d'AUGUSTE RICARD, rue Arc
d'Arènes, maison Plagniol, n.º 9.



MM. LES PROFESSEURS.

Directeur de l'École.	} Méd légale, histoire de la Médecine.
Directeur du Jardin.	} Botanique.
C. L. DUMAS.	} Anatomie, Physiologie, Méd Clin. pour les mal. réputées incurables.
G. JOSEPH VIRENQUE.	} Chimie, Pharmacie.
PIERRE LAFABRIE.	} Clinique interne.
J. L. VICTOR BROUSSONET.	} Clinique externe.
JEAN POUTINGON.	
ANDRÉ MEJAN.	
J. B. TIMOTHÉE BAUMES.	
J. NICOLAS BERTHE.	
J. MARIE-JOACHIM VIGAROUS.	
A. LOUIS MONTABRÉ.	

MM. LES PROFESSEURS-HONORAIRES.

ANTOINE GOUAN.	Ex-Professeur de Botanique.
J. ANTOINE CHAPTAL.	Ex-Professeur de Chimie.

MONSIEUR H. P. ROUVIER

MON PÈRE,

Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier, Médecin de l'Hospice Civil
de Niort, ex-Médecin de l'Hôpital mili-
taire de la même Ville, etc.

*Agréez, je vous prie, cette dédicace, non
comme un témoignage authentique de recon-
naissance pour tous les sacrifices que vous
avez fait pour moi, mais comme l'hommage
de mes prémices dans la carrière médicale.
Puisse ce faible essai vous donner un pronos-
tic flatteur, et être auprès de vous l'inter-
prète de tous les sentimens d'un fils tendre et
respectueux !*

L. A. ROUVIER.

INTRODUCTION.

OBLIGÉ pour parvenir au suprême honneur iatrique d'offrir un tribut académique à la plus célèbre École du monde, j'étais depuis long-tems indécis sur le choix d'un sujet qui pût offrir quelque intérêt, lorsque je m'aperçus de la diversité des opinions émises sur les causes essentielles et la contagion de la fièvre jaune : je crus dès-lors qu'il était de mon devoir de présenter les observations que j'avais faites sur ce sujet dans l'île de la Guadeloupe, l'une des Antilles, où cette maladie fait le plus de ravages, et où une épidémie affreuse, dont je faillis être la victime, se manifesta en l'an dix ; non que j'aie la vanité de croire jeter un grand jour sur cette matière, mais bien persuadé que c'est de la multiplicité des observations et du choc des discussions, que jaillit l'étincelle de la vérité.

Depuis que la fièvre jaune a été considérée comme une maladie particulière, elle a fixé l'attention de plusieurs Médecins cé-

lèvres, *sed rara concordia medicorum*; car on ne s'accorde point encore sur ses causes essentielles, sa contagion et quelque'autres particularités importantes à connaître. Si l'on doit attendre quelques notions exactes sur ce sujet, c'est peut-être moins des auteurs distingués que des praticiens observateurs, qui, dénués de tout système, n'ont aucun intérêt à faire prévaloir telle ou telle opinion; ceux-ci sacrifiant moins à la gloire, exposeront avec candeur les faits dont ils ont été témoins, et les conséquences qu'ils en auront tirées: en effet, si l'observation est la base sur laquelle repose la science médicale, si l'on juge mieux d'après ses propres sens que d'après ceux d'autrui, le Médecin qui aura vu lui-même les effets d'une cause ou les aura éprouvés, devra généralement mieux les apprécier, que celui qui se trouve obligé d'en déférer au sentiment des observateurs ou des malades. C'est de ces deux avantages, que j'aurais lieu de me prévaloir à l'égard de la fièvre jaune, si le dernier n'eût laissé en moi des traces d'autant plus funestes, qu'en me privant en partie des jouissances qui attachent l'homme à la vie, il oppose souvent une barrière insurmontable au desir toujours actif d'étendre les limites de mes connaissances.

Afin de mettre un peu d'ordre dans cette dissertation, je la diviserai en six points principaux : le premier sera consacré à l'exposition succincte de la topographie de l'île Guadeloupe ; le second , à la marche que suivit l'épidémie ; le troisième , à la contagion ; le quatrième , aux causes de la maladie ; le cinquième , à ses symptômes ; et le sixième enfin , à son traitement.

DISSERTATION
SUR
LA FIÈVRE JAUNE

QUI RÉGNA EN L'AN DIX

DANS L'ILE GUADELOUPE ,

L'UNE DES ANTILLES FRANÇAISES.

*Aer maximus est in omnibus qui corpo-
ri accidunt et auctor et Dominus.*

HIPP. lib. de flatib. n.º 4.

IDÉE GÉNÉRALE.

LA fièvre jaune , ce fléau dévastateur des deux Mondes , semblait avoir pris naissance sur le nouveau Continent , et pouvait être regardée comme une punition infligée aux usurpateurs avides et cruels , qui d'abord ne s'y établirent que sur des monceaux de vic-

times sacrifiées à leur barbare cupidité; mais, loin que cette maladie soit originaire des Indes Occidentales, il paraît évident qu'elle existait long-tems avant la découverte du nouveau Monde, et que les anciens et les modernes l'ont souvent confondue avec la fièvre bilieuse inflammatoire, dite *ardente* par les modernes, *causus* ou *kausos* par les anciens, et la fièvre bilieuse putride. Nous ne serons point étonnés que cette maladie n'ait pas fixé spécialement l'attention des anciens, si nous considérons que c'est à dater du 16.^e siècle et notamment de 1552, que les maladies ont sensiblement dégénéré; que les nuances qui distinguent le *causus* de la fièvre jaune sont quelquefois imperceptibles; et que les migrations d'Européens sous la zone torride, où cette dernière affection semble plus particulièrement avoir fixé son empire, étaient bien moins fréquentes alors, qu'elles le sont de nos jours.

La fièvre jaune est pandémique sous la zone torride, épidémique sous les zones tempérées et absolument étrangère aux confins des zones glaciales; lorsqu'elle devient épidémique, c'est toujours à l'époque, ou peu après, que le soleil s'est le plus élevé sur l'horizon; l'humidité, la fixité

de l'air précédent presque toujours son apparition ; les enfans , les femmes , les vieillards , les personnes faibles et valétudiinaires , y sont peu sujets entre les tropiques , et les habitans des climats brûlans en sont rarement atteints. Quelquefois elle s'annonce par des prodromes , d'autrefois elle attaque spontanément , et ses effets sont d'autant plus funestes , que son atteinte est soudaine et sa marche rapide.

Elle a reçu différens noms , tant par rapport au lieu où elle se manifeste , qu'à sa nature et à ses symptômes. On l'a nommée *maladie de Siam* , *fièvre de la Barbade* ; au nouveau Continent , *Lake Fever* , fièvre des lacs , *fièvre maligne bilieuse d'Amérique* , *fièvre jaune maligne des Indes Occidentales* , *fièvre jaune putride* ; les Espagnols l'appellent *vomitto pretto* ; les Anglais *black vomiting* , vomissement noir , c'est le *yellow fever* d'Hiliary , le *tiphus icterodes* de Sauvages , le *marsch fever* de Pringle ; Selle l'a classée parmi les fièvres rémittentes putrides ; Grimaud , dans les fièvres ardentes ; M. Baumes , dans ses désoxygénèses ; elle est vulgairement connue par les Français sous les noms de *fièvre matelotte* et *fièvre jaune*.

Aperçu topographique de l'île Guadeloupe.

Cette île située par les quinze degrés quelques minutes, latitude Nord, et les 315 de longitude, a 60 lieues de circonférence et 10 de large; un petit fleuve, appelé rivière salée, la divise en deux parties inégales. La plus spacieuse qui se trouve au Nord-Est de l'autre, se nomme grande-terre et l'autre basse-terre, ou Guadeloupe proprement dite. La première n'offre presque point de sources d'eau douce, et les environs de la ville principale en sont entièrement privés; le sol sans inclinaison est couvert de monticules, dont la base généralement fangeuse retient des eaux croupissantes sur des détritits d'animaux et de végétaux accumulés depuis des siècles: telle est particulièrement la campagne qui avoisine la ville de la Pointe-à-Pitre. Celle-ci est assez bien bâtie; presque toutes ses maisons sont en pierre; ses rues sont spacieuses, mais sans pente sensible; son exposition est à l'Est sur le fond d'une rade assez profonde, dont l'entrée est au Nord-Est, et dont les bords sont couverts de Mangliers et de Manche-

niliers (1), excepté dans son fond qui se termine latéralement par deux plages spa-

(1) Je parle ici de l'arbre appelé manchenilier dans les colonies, parce qu'on ne peut trop prévenir les Européens contre ce poison séducteur; plusieurs en ont été les victimes, et beaucoup le seront probablement encore. Le mancelinier, ou manchenilier, *manca-nilla*, aut *arbor, toxica et lactea, fructu suavi pomi-formi, quo indiani sagittas inficiunt*, est l'*hippomane foliis ovatis serratis* de Linneus. Cet arbre qui croît particulièrement sur le rivage, acquiert la hauteur de quinze à 25 pieds; le tronc a d'un à trois pieds de circonférence; son écorce est lisse, d'une couleur gris-vert; ses feuilles sont ovales, consistantes, ressemblant pour la grandeur et la forme à celles de nos poiriers, mais elles sont d'un vert plus foncé et très-lisses à la superficie; le fruit presque toujours vert, ne prend une teinte jaune que quelque tems après sa chute de l'arbre; il a la forme d'une pomme reinette, excepté qu'il est à côte et aplati de haut en bas; son parfum est exquis, mais sa chair est un des poisons les plus subtils connus; l'écorce et les feuilles de cet arbre contiennent en abondance une sève laiteuse, corrodante, qui, à la moindre incision coule avec abondance: aussi l'on n'emploie pour abattre cet arbre (qui fournit le bois le plus riche à la marqueterie) que des esclaves malfaiteurs, qui, malgré toutes les précautions qu'ils prennent en se masquant et se couvrant toutes les parties du corps, en sont fréquemment les victimes; on prétend que c'est par ce mo-

cieuses, dont le limon est à peine recouvert d'eau à la haute mer et se trouve exposé aux ardeurs du soleil lorsqu'elle est basse. Celle du Sud, maintenant limitée par une jetée en terre, paraît avoir autrefois contourné presque un tiers de la ville; car dans un espace considérable où l'on trouve des crâbes d'une beauté rare et surprenante par l'éclat et la variété de leurs couleurs, l'eau est à moins de six pouces de profondeur dans une tourbe limoneuse infecte; aussi l'air de cette partie de l'île est surchargé d'émanations qui portent sur l'odorat une impression désagréable; toutes les productions de la nature paraissent souf-

yen, que les Caraïbes empoisonnaient leurs flèches. Les rapports que quelques voyageurs ont fait sur les qualités pernicieuses de son atmosphère, sont en partie fabuleux; quant à moi, je n'ai jamais éprouvé aucune incommodité de l'ombre que fournit cet arbre (un des plus jolis des Colonies) par un tems sec; mais j'ai vu l'Officier de Santé en second de la frégate la Didon, ayant les mains et le visage couvert de phlyctènes qu'il m'assura lui avoir été produites par des gouttes d'eau tombées sur lui en passant au travers d'une haie de mancheniliers, immédiatement après la pluie. L'antidote par excellence de ce poison est l'eau de mer, tant intérieurement qu'extérieurement.

frir de cette altération atmosphérique , et les habitans portent dans tout leur être l'empreinte d'une cause délétère générale ; les végétaux y sont peu sapides , excepté les plantes alcalines ; les fruits parviennent difficilement à leur point de maturité et offrent rarement ce coloris flatteur qui souvent nous guide dans le choix que nous en faisons.

Si la nature paraît marâtre envers la grande-terre , elle semble avoir réservé tous ses dons pour la Guadeloupe proprement dite : cette partie beaucoup plus fertile et habitée que l'autre est divisée par des montagnes , dont la principale appelée soufrière porte son sommet à dix-huit cents toises au-dessus du niveau de la mer. C'est de ce point , sur lequel s'accumulent les tempêtes , que s'exhalent continuellement la fumée , quelquefois les flammes d'un volcan qui cause de fréquens tremblemens de terre : c'est particulièrement aussi des flancs et de la base de ce petit vésuve , que jaillit une multitude de sources d'eau, tant minérales, que chaudes, froides, insipides, etc. par-tout la terre est sillonnée de torrens et de ruisseaux fécondans. Les environs de la ville appelée basse-terre sont limités de l'Est-Nord au Nord-Ouest , par une

chaîne de montagnes qui les sépare du reste de l'île , et les met à l'abri de l'influence pernicieuse de la grande-terre ; et de l'Est-Sud au Sud-Ouest , ils sont limités par le rivage. Il serait difficile d'imaginer un tableau plus magnifique , que celui qu'offre l'espace compris entre ces limites : c'est une colline d'à-peu-près quatre lieues de circonférence , qui , s'élevant du rivage , va se terminer à la base des montagnes dont la soufrière occupe le centre ; on ne trouve là , ni plages , ni eaux stagnantes ; une végétation des plus actives offre simultanément et la fleur et le fruit : c'est aussi dans ces lieux , que le pygmée des oiseaux et le colibri , vivant au sein des fleurs , semblent par leurs riches nuances vouloir dédommager les yeux du peu d'éclat dont elles brillent dans cette contrée (1).

(1) Je fus bien étonné , d'après l'idée que j'avais puisée dans plusieurs auteurs , que les couleurs étaient en raison de la lumière , de voir sous l'équateur que presque toutes les fleurs y étaient blanches , lorsque nos champs , nos prairies et les jardins Hollandais , qui sont bien moins sous l'influence solaire , offrent chaque printemps des tableaux enchanteurs , par les riches nuances qui les embellissent ; que presque tous les fruits y soient verts ou jaunes ; que les semences qui croissent dans des gousses ,

Dans quelques points, tels que la vallée du Matouba et le Morne des bananniers, qui ne se trouvent éloignés de la ville que d'une lieue à une lieue et demie, la température est égale à celle de l'Europe; les plantes exotiques se confondent avec les indigènes, les pêchers, les pommiers et sur-tout les fraisi-
siers y sont cultivés et y fructifient. La ville est située au-bas de la colline sur une rade foraine, dont l'exposition est au Sud; elle est bien bâtie; ses rues bien percées et spacieuses, sont continuellement baignées d'une eau limpide et fugitive; les vents qui rè-

les bois sous leurs écorces; que les oiseaux enfin qui fuient généralement l'éclat de la lumière par rapport à la chaleur, soient parés des couleurs les plus éclatantes. Ne semble-t-il pas que la nature, cette mère bienfaitrice, ait voulu par ce moyen mettre ces êtres à l'abri des rayons brûlans du soleil: la couleur blanche reflète la lumière, et le brillant métallique des oiseaux a la même propriété; je n'ai vu de fleur colorée en rouge foncé aux Antilles, que celles de quelques plantes rampantes qui naissent toujours à l'ombre, celle de l'arbre appelé frangipanier rouge, qui croit également à l'ombre, et dont les fleurs sont d'un rouge tendre, celles du cotonnier et du cassier qui sont jaunes: il est donc faux et contre l'opinion de presque tous les auteurs, que l'éclat des couleurs soit en raison de celui de la lumière.

gnent sur cette île , où l'on ne distingue que deux saisons , l'été et l'hivernage , sont ceux communs à la zone torride , nommés vents alizés ; ils varient quelquefois de l'Est à l'Est-Nord et Sud et ne soufflent ordinairement à terre que depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à trois ou quatre du soir ; ils sont remplacés par un faible vent dit de terre. La saison de l'été qui dure depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été est la moins chaude , la moins humide et la moins pernicieuse aux Européens ; celle de l'hivernage est remarquable par l'excessive chaleur et les pluies presque continuelles qui se manifestent alors : c'est aussi l'époque où des fièvres rémittentes bilieuses et des dysenteries de même nature ou putrides , atteignent les habitans de cette île , particulièrement ceux de la grande-terre ; car la partie de la basse-terre est réputée très-saine pour les habitans , et ceux de la grande viennent sur celle-ci pour se mettre à l'abri de l'influence pernicieuse de l'autre ; mais elle ne paraît pas moins funeste aux Européens nouvellement débarqués.

La grande-terre paraît plus humide par les marais et les plages qui la recouvrent en partie ; son sol étant sans inclinaison , l'eau

y croupit et se volatilise dans l'atmosphère par l'action continuelle du soleil qui exerce ses effets sur elle en raison inverse de la masse et directe des points de contact qu'elle lui offre (1). Dans la basse-terre, il n'y a point d'eau stagnante ; mais les pluies y sont plus fréquentes que sur l'autre partie, par la raison qu'elle est couverte de montagnes, tapissée de forêts, qui, comme toutes les aspérités, ont la propriété de soutirer le fluide électrique, et d'attirer les nuages qui s'en trouvent presque toujours chargés.

J'ai lu, dans quelques auteurs, que les habitans des climats brûlans usaient principalement d'alimens rafraîchissans, lorsque ceux du nord employaient beaucoup d'aromates. Cette observation est très-fausse, du moins pour les Antilles ; car dans celle que j'ai été à portée de visiter, on emploie les épices et sur-tout les piméns avec profusion : les salaisons, telles que la morue et autres espèces de poissons, et la charcuterie Euro-

(1) Ces cloaques ou bourbiers vivifiés, pour ainsi dire, par l'action du soleil, répandent dans l'atmosphère avec des miasmes plus ou moins pernicioeux pour l'habitant et pour l'étranger, une multitude d'insectes non moins désagréables, tels que les Maringouins les Moustiques.

péenne sont la nourriture générale et la plus recherchée des habitans de ces contrées ; les femmes , comme les hommes , font un grand usage du café , du punch , du rhum , et le vase dans lequel un Noir aurait fait cuire ses alimens , ne pourrait servir au même usage pour un Européen , sans qu'il se plaignit de leur trop forte aromatisation , ou de leur saveur caustique.

§. I I.

Histoire de la marche de l'épidémie.

La division maritime destinée à reconquérir l'île de la Guadeloupe sur les Noirs insurgés , partit de la rade de Brest , le 11 germinal an dix , sous le commandement du Contre-Amiral Bouvet ; 3500 hommes de débarquement , sous le commandement du général Richepanse , composaient les forces de terre. Après trente-trois jours de traversée , sans éprouver la moindre contrariété , nous atterrîmes à la Dominique et nous mouillâmes dans la rade de la Pointe-à-Pitre , île Guadeloupe , le 17 floréal. Le soleil se trouvait alors perpendiculaire à cette latitude : aussi la chaleur nous parut-elle insupportable , et une pluie fine qui se renouvelait trois

à quatre fois par jour , loin de la modérer , nous rendait l'atmosphère suffocante. Le surlendemain , nous vîmes arriver de Saint-Domingue , la frégate la Clorinde , apportant 200 grenadiers de la 56.^{ème} demi-brigade , commandés par le général Boudet : à peine ce vaisseau eut-il jeté l'ancre , qu'on répandit le bruit qu'il avait à son bord neuf individus atteints de la fièvre jaune , (ils furent effectivement mis à l'hôpital le soir du même jour) ; chacun paraissait consterné de cette nouvelle , lorsque la division et l'armée , composée alors de 3700 hommes , se dirigèrent sur la basse-terre où les Noirs se disposaient à faire résistance ; la ville ayant été prise après trois jours de combats , et le fort St. Charles ayant été évacué après quinze , la frégate la Volontaire , sur laquelle je me trouvais , reçut ordre de porter des troupes à la Pointe-à-Pitre où les insurgés se dirigeaient alors ; la fièvre jaune sur ce point avait atteint près d'une centaine d'Européens dans l'espace de dix-neuf jours : cet accroissement de malades et le grand nombre de blessés qui étaient à l'hôpital me firent mettre en réquisition pour leur porter des secours ; mais la frégate , à laquelle j'appartenais , ayant eu l'ordre de transporter le Préfet

Colonial Lescalier à la Dominique, j'obtins non sans peine la permission tacite de suivre la destination de mon vaisseau ; je ne restai que huit jours consécutifs à faire le service de l'hôpital ; quelques Médecins et la pluralité des habitans s'accordaient à dire que l'épidémie avait été apportée par la frégate la Clorinde : presque tous les individus, disait-on, qui avaient eu quelque communication avec ce bâtiment, ou avec les matelots qui composaient son équipage, avaient contracté la maladie. En outre qu'on m'avait fait suivre à terre un régime qui m'était absolument étranger (1), j'éprouvais de M. Rosta-

(1) Lorsque je fus à terre, les personnes chez qui je logeai me dirent que, pour y vivre, il fallait se conformer en tout au régime de ceux qui s'y portaient bien, c'est-à-dire, les habitans ; ainsi tous les matins aussitôt levé on me faisait prendre en partie par force une grande jatte d'une forte décoction de café sans sucre. Le déjeuner consistait en salaisons et en café au lait ; une heure avant le dîner, il fallait prendre sa part d'un punch très-alcoolisé ; les mets du dîner étaient très-épicés, et le dessert se terminait toujours par le café et le rhum ; le souper ne différait de ce repas que par la soustraction du café, et je ne doute point que ce soit en partie la raison pour laquelle je fus un des premiers atteint de la fièvre jaune, ou pour mieux dire, de la fièvre ardente.

gnan, Commissaire Ordonnateur de l'île, des contrariétés auxquelles je fus extrêmement sensible, lorsqu'on me nomma d'une commission pour constater l'état des vivres de la Clorinde; ce bâtiment me parut fort bien tenu du côté de la propreté, mais son biscuit était criblé de vers et ses légumes étaient en fermentation, de manière que lorsqu'on ouvrit les soutes qui les contenaient, il s'en exhala une vapeur humide, dont la température était supérieure à celle de l'atmosphère; cependant l'odorat n'en fut pas très-désagréablement affecté, et si nous n'eussions su que ce n'est point d'après ce sens qu'on peut juger de la malignité des miasmes, on aurait moins douté de leur influence pernicieuse; quelque chose qu'il en fut, j'éprouvai le lendemain les atteintes de la fièvre jaune, et malgré que je fusse resté huit jours consécutifs à donner mes soins à des individus qui l'éprouvaient eux-mêmes, et qu'il y eût à bord le maître Canonnier et le caporal du détachement chez qui les prodromes étaient univoques, on ne balançait point à dire que c'était à bord de la Clorinde, que je l'avais contractée et l'avais transmise à une partie de l'équipage. Je fus débarqué à l'hôpital de la basse-terre, le 23 prairial;

pendant mon absence, la fièvre jaune avait fait beaucoup de ravages sur cette partie; la constitution avait toujours été brûlante et le plus souvent tellement humide, que les métaux s'oxidaient et les effets se moisissaient même dans les malles; cette alternative de sécheresse et d'humidité se soutint jusques sur la fin du mois de messidor; l'on avait constamment perdu à l'hôpital de trois à neuf hommes par jour; mais à cette époque, où le soleil redevint perpendiculaire, des pluies excessives inondaient la terre sept à huit fois par jour; et dans les intervalles qui séparaient ces inondations, le soleil dardait ses rayons avec tant de force, qu'on eût cru qu'il s'était passé plusieurs jours sans pleuvoir (1): l'épidémie parvint alors à son ultimatum; les Européens qui ne l'avaient point éprouvée, en furent atteints en masse, de sorte qu'on fut obligé de suppléer au local de l'hôpital par celui de l'arsenal; sur le nombre de 4 à 500 fiévreux qu'ils pouvaient

(1) J'ai toujours cru que ces desséchemens subits du sol de la basse-terre, n'étaient pas seulement dus à l'action solaire, malgré qu'elle fut très-vive, mais que les feux souterrains y avaient beaucoup de part. Plusieurs tremblemens de terre très-rapprochés eurent aussi lieu à cette époque.

contenir, on perdit constamment, pendant près de vingt-cinq jours, de 30 à 50 individus par jour. Beaucoup de plaies se changèrent en ulcères malins et rongeurs ; mais à mesure que le soleil devint oblique, l'épidémie fit moins de ravages et elle parut se terminer à la fin de fructidor. Je m'étendrai à l'infini, si je rapportais toutes les particularités qui eurent lieu dans le cours de l'épidémie : je ne m'arrêterai conséquemment qu'à celles qui me parurent essentielles. Sur la totalité de 3700 hommes, il en périt 2900 dans l'espace de quatre mois ; de 200 grenadiers venus sur la frégate la *Clorinde*, il n'en existait que huit dans le mois de thermidor ; et cette frégate étant partie pour Saint Domingue, relâcha au Fort-Royal de la Martinique, presque tout son équipage ayant péri. Le Général en chef Richepanse, deux généraux de brigade, le Médecin en chef *Grémillet*, le Médecin *Lanigan*, le Directeur des hôpitaux *Goffard* et son épouse, vingt Officiers de santé sur vingt-sept attachés à l'armée, périrent dans le mois de thermidor (1). Les enfans, les femmes, (ex-

(1) Sur une soixantaine de femmes attachées à l'expédition de la Guadeloupe, une seule fut atteinte et

cepté celle précitée), les vieillards, les personnes épuisées et les blessés qui restèrent dans l'hôpital de la basse-terre, n'en éprouvèrent aucune atteinte ; les aspirans de la Marine, les hommes robustes, d'un tempérament sanguin, furent le plutôt et le plus promptement victimés. La maison du Général, les Secrétaires des différentes Administrations, les Officiers de Santé n'en furent particulièrement atteints que lorsque la chaleur et l'humidité furent parvenues à leur

victime de l'épidémie, au lieu qu'à Saint Pierre de la Martinique, où toutes les précautions avaient été prises par le Contre-Amiral Vilaret Joyeuse, pour qu'il n'y eût aucune communication avec la Guadeloupe, il y mourut un grand nombre d'Européens, plusieurs femmes et quelques enfans. Cela tient, je n'en puis douter, à ce que l'expédition de la Martinique n'eut lieu que près de deux mois après celle de la Guadeloupe ; qu'un grand nombre de passagers n'y arrivèrent qu'à la fin de thermidor, époque à laquelle la chaleur était parvenue à son ultimatum ; que l'exposition de cette ville me parut être au Sud-Ouest ; qu'au Nord-Est, elle est abritée par des rochers escarpés réfléchant sur elle les rayons solaires, et qu'elle se trouve plus au Sud que la Guadeloupe ; par ces raisons le passage de la température Européenne à celle-ci dut être bien plus sensible aux nouveaux habitans de Saint-Pierre, qu'il ne le fut à ceux de la Guadeloupe ; cette ville est cependant réputée très-salubre pour les habitans naturalisés.

plus haut degré, et l'on remarqua que deux détachemens de la 66.^{me} demi-brigade, l'un cantonné dans la vallée du *Matouba*, et l'autre sur le *Morne des bananiers*, où, comme je l'ai dit, la température est à-peu-près celle d'Europe, jouirent d'une santé parfaite tant qu'ils habitèrent ces lieux, malgré qu'ils vinssent de tems en tems à la basse-terre pour y chercher des vivres et voir leurs amis malades. Trois mois et demi s'étaient passés dans cette sécurité; mais une révolte ayant eu lieu au bourg Ste. Anne, ils s'y transportèrent et y périrent presque tous (1). Pareilles observations ont été faites à St. Domingue, à la Jamaïque, aux États-Unis, par tous ceux qui y ont observé la fièvre jaune; le Docteur *Don Francisco Balmis*, témoin oculaire des ravages causés par cette

(1) *Mortalibus enim vitæ, et ægrotis morborum solus is (aer) auctor est. Hipp., Lib. de Flatib., n.º 6.* Je vis à la basse-terre, quelques jours avant cette catastrophe, le Capitaine et le Lieutenant du détachement cantonné dans la vallée du *Matouba*; l'un et l'autre étaient mieux portans et colorés qu'à leur arrivée dans la Colonie, tandis que tous les Européens qui habitaient la ville et les autres lieux, avaient plus ou moins pris cette teinte basanée, qui distingue les habitans du Sud de notre hémisphère.

maladie, tant au Cap-Français, qu'à la Havanne, dit que les troupes Espagnoles, qui furent logées dans des habitations placées sur des hauteurs, n'éprouvèrent point la fièvre jaune; tandis que celles qui l'étaient dans des lieux bas et marécageux, en furent presque toutes la victime (1). M. *Valentin*, parlant des Etats-Unis, dit : la fièvre jaune paraît plus ordinairement dans les villes maritimes; celles de l'intérieur et les campagnes en sont toujours exemptes, lorsque les mêmes causes d'insalubrité n'y existent pas (2). Mes citations seraient infinies, si je rapportais les observations des différens auteurs à ce sujet.

§. I I I.

De la contagion.

Malgré que je ne prétende ici traiter de la contagion de la fièvre jaune que par rapport à l'épidémie de la Guadeloupe, j'ai cru devoir rapporter l'opinion des différens auteurs qui ont écrit sur cette matière. *Sauvages*, *Bosquillon*, *Lind* l'ont jugée contagieuse; *Moultrie*, *Makittrick*, *Jean Eliot* et

(1) Épidémie d'Espagne, pag. 163.

(2) Fièvre jaune d'Amérique, pag. 74.

M. *Valentin*, qui l'ont observée long-tems et dans différens lieux, sont d'un avis contraire; M. *Berthe*, Professeur distingué de cette École, dans l'histoire de la fièvre jaune qui ravagea l'Andalousie en l'an dix, rapporte qu'elle jouissait de cette qualité à un point éminent; M. *Gilbert*, Médecin en chef de l'armée de St. Domingue, nous dit que sur cette île, où elle régnait à la même époque qu'aux petites Antilles, elle offrit des observations pour et contre, mais il nous laisse dans l'incertitude : il n'appartiendrait point à un néophyte, d'après des auteurs aussi distingués, d'adopter une opinion qu'il ne pourrait fonder sur des observations soutenues, s'il n'avait en sa faveur l'autorité d'auteurs recommandables : on pourrait dire d'ailleurs qu'il est mille circonstances qui peuvent donner à cette maladie, toujours la même quant au fond, des nuances qui ne peuvent être caractéristiques, et qu'on ne pourra peut-être bien apprécier qu'après avoir connu les véritables causes qui la produisent. Ce qui porta plusieurs Médecins de la Guadeloupe à regarder l'épidémie comme contagieuse, fut l'arrivée de la Clorinde, la mort rapide et presque totale de ses passagers et de son équipage, celle de Madame

Goffard, qui fut atteinte de la maladie à l'instant même du décès de son mari, auquel elle ne survécut pas vingt-quatre heures, celle du Médecin *Grémillet* qui succomba peu de jours après ces deux personnes, auxquelles il était très-attaché, et en donnant ses soins au Général Richepanse qui ne lui était pas moins cher, enfin l'observation plus captieuse, que les blessés n'en étaient point atteints dans le principe. Si ces faits purent influencer sur l'opinion de quelques personnes en faveur de la contagion, nous pouvons en citer plusieurs autres, qui sans détruire les précédens s'y trouvent directement opposés : ainsi, comme je l'ai déjà dit, en parlant de la marche que suivit l'épidémie, un certain nombre d'individus qui se trouvaient exposés à la contagion n'en éprouvèrent aucune atteinte ; des infirmiers qui par état se trouvaient presque continuellement en contact avec les malades, en furent exempts, malgré qu'ils fussent arrivés dans les Colonies à la même époque que la division, et qu'ils n'eussent jamais éprouvé cette maladie. Aucun habitant noir ou blanc ne l'éprouva, ni ne parut souffrir de cette constitution atmosphérique si funeste aux Européens : à quoi donc

attribuer la mortalité plus prompte et plus nombreuse de certains individus? Quant à celle des passagers et de l'équipage de la *Clorinde*, je m'appuierai de l'autorité de *Pringle*, qui dit que les troupes, dont le tempérament aura été moins affaibli par les fatigues et les mauvais tems de la campagne qui aura précédé, seront plus propres à soutenir celle qui suit : d'après cela, les soldats de la 56.^{me}, qui venaient alors de St. Domingue, où ils avaient éprouvé pendant plusieurs mois les fatigues de la guerre, devaient être plus prédisposés à succomber aux effets d'une cause délétère quelconque, que l'armée du Général Richepanse, qui arrivait alors de France; on doit aussi prendre en considération la mauvaise qualité des vivres dont ils s'alimentèrent sur la *Clorinde*, et le chagrin qu'éprouve tout militaire qui se trouve à près de dix-huit cents lieues de sa patrie, obligé de se séparer d'un corps et d'un chef auquel on est toujours attaché, à de si grandes distances : l'équipage se trouvait jusqu'à un certain point dans le même cas; mais une cause qui nous paraît non moins pernicieuse, c'est la terreur que devait lui inspirer les précautions que chacun prenait pour l'éviter

ainsi que son vaisseau. La mort de Madame Goffard et du Médecin *Grémillet* nous offrent un nouvel exemple de l'influence du moral sur le physique. M. *Grémillet*, depuis qu'il avait vu périr plusieurs personnes qui lui étaient chères, toujours la terreur dans l'âme, prenait des précautions minutieuses et ridicules, pour se préserver des causes dont il fut la victime ; ce ne sont pas les seules observations de cette nature, sur lesquelles je pourrais baser ma manière de voir. Le Médecin *Lanigan*, qui depuis trois mois donnait ses soins aux malades, vivement affecté du peu de succès qu'il obtenait de sa méthode curative, se dit atteint de la fièvre jaune et succomba le troisième jour, sans vouloir recevoir aucun secours, prétendant qu'on le ferait souffrir en vain ; nous vîmes plusieurs individus, qui, guidés dans les Colonies par l'appât de la fortune, nous présentèrent presque spontanément les signes mortels de la fièvre jaune, lorsque l'illusion déchirait son voile enchanteur ; les blessés, ai-je dit, furent exempts de l'épidémie, tant qu'ils restèrent à l'hôpital de la basse-terre. Cette observation n'avait été faite nulle autre part, et ces malheureux, sur l'île de St. Domingue, offraient aux yeux

épouvantés, ce que la mort peut présenter de plus hideux. Cette particularité servait à corroborer l'opinion de ceux qui croyaient la maladie contagieuse : on fut même jusqu'à avancer que les individus atteints de gonorrhée, ou qui étaient porteurs de quelques exutoires, n'avaient rien à craindre de ce fléau; on étayait cette assertion prématurée par l'autorité de *Lind*, qui dit dans son mémoire sur les fièvres, page 71, que c'est de l'observation des meilleurs praticiens, que les fonticules et les sétons sont les plus excellens préservatifs que l'on puisse employer contre la contagion et même contre la peste. Les blessés furent en effet exempts de l'épidémie, tant qu'ils restèrent à l'hôpital; peu en sortaient avant la cicatrisation de leurs blessures, mais à peine restaient-ils huit jours dehors, guéris ou non, qu'ils étaient frappés de l'épidémie, à laquelle ils succombaient presque tous; je cherchais à me rendre raison de ce fait : cela me parut d'abord très-facile, par rapport aux autres militaires de la Colonie, en l'attribuant à ce que les premiers se trouvaient à l'abri des intempéries, des écarts de régime et qu'ils faisaient toujours usage des toniques et des anti-septiques. Mais lorsque je sus que les

blessés de St. Domingue ne jouissaient pas de la même faveur, je portai mes considérations sur un objet qui eût peut-être dû primitivement frapper mes sens ; la salle des blessés de l'hôpital de la Guadeloupe, est placée sur une côte qui est exposée à l'Est Sud-Est, les principales ouvertures sont de ce côté qui donne sur la rade et au Nord-Ouest, il n'y en a point au Sud ; à l'Ouest elle est dominée par le sol, ombragée de tamarins, en sorte que la brise soufflant alternativement de l'Est et de l'Ouest, elle se trouve très-fraîche et aérée.

Quant aux femmes, aux enfans et aux personnes débiles ou valétudinaires, il est de notoriété, dit un des plus célèbres Professeurs de cette École, que le sexe dans tous les climats, a plus de vitalité que l'homme (1). Les enfans sont insensibles aux émanations marécageuses (2); ils sont

(1) Et nous pourrions répéter, à l'égard de l'épidémie des Antilles, *mulieres porro multæ quidem ægrotarunt pauciores autem quam viri et pauciores etiam mortuæ sunt.* Hipp. lib. 1, *epid. sect. 2.*

(2) Des effets des effluves marécageuses sur l'homme, mémoire couronné par la Société Royale de Médecine de Paris, pag. 23 et 26.

peu sujets aux maladies putrides (1) : les forces vitales seraient-elles donc en raison inverse des forces physiques ? Ce serait m'écarter de mon objet, que de traiter maintenant une question aussi intéressante : je dirai seulement que cette proposition paraît incontestablement prouvée dans l'échelle zoologique, puisqu'un seul trait terrasse le lion superbe, lorsque le polype divisé en mille pièces ne fait que multiplier son existence.

L'homme dans le bas âge ne pouvant prévoir ni remédier aux maux qui affligent l'humanité, semble être sous la sauve-garde de la nature ; ainsi que le faible roseau agité par la tempête, il plie et ne cesse d'exister, lorsque le chêne antique résiste, se voit ébranlé dans ses profondes racines, ou succombe avec rapidité. Les femmes se rapprochent de l'enfance, tant par les formes que par le caractère : les impressions de l'âme sont à la vérité plus vives chez elles que chez l'homme ; mais elles sont moins durables, elles se livrent plus rarement à des excès que celui-ci ; ces deux dernières cir-

(1) *Baumes*, essai d'un système chimique de la science de l'homme.

constances , desquelles dépendent le plus les causes prédisposantes de la fièvre jaune, jointes à ce qu'ainsi que les enfans elles sont constamment à l'abri des intempéries, ne nous paraîtront-elles pas en partie suffisantes pour les préserver d'une maladie que nous pensons dépendre d'un changement accidentel de l'atmosphère, soit par rapport au pays ou à l'individu : nous pensons même que c'est moins aux changemens de sécrétion qui s'opèrent en nous dans une atmosphère étrangère, qu'à la rapidité avec laquelle ils se font, qu'on doit attribuer leurs résultats funestes (1) ? Chez l'homme robuste , la na-

(1) Il semble que, pour vivre dans les régions brûlantes, l'homme qui n'y est pas né soit obligé d'acheter cette faculté par une modification dans son système ; c'est un privilège qu'il ne peut acquérir que par la refonte de sa constitution (Fièvre jaune par le Docteur *Dalmas*). Ce qui corrobore l'opinion de cet auteur et la mienne, c'est que si l'Européen qui passe dans les régions équatoriales, a la précaution d'habiter primitivement les lieux élevés et sains, et qu'il ne s'expose que peu à peu à l'action brûlante du soleil, il devient comme l'indigène, à-peu-près insensible à la constitution qui produit la fièvre jaune.

Voyez ce que j'ai dit, page 18, sur les Européens qui arrivèrent à St.-Pierre de la Martinique.

turé vaine jusqu'à un certain point les contrariétés qu'elle éprouve : ce n'est qu'après avoir été vivement sollicitée , que les organes se prêtent à des sécrétions inaccoutumées , et alors peut-être l'accumulation des principes délétères est-elle trop grande dans notre économie , leur assimilation trop intime pour pouvoir être rejetée sans de grands efforts, auxquels souvent elle succombe (1). En effet, l'homme robuste paraît moins résister aux causes délétères, et il succombe plus rapidement aux maladies aiguës, que l'homme faible ou valétudinaire (2) ; cette observation est de tous les tems et de tous les lieux : chez le premier, si on peut le dire , la nature paraît dans une sécurité parfaite, sa marche toujours régulière n'ayant point éprouvé de contrariété ; chaque organe a ses fonctions fixes, et n'a point suppléé à un autre ; au lieu que chez le valétudinaire cette nature belligé-

(1) *Plerumque enim hominis natura universi potestatem non superat. Hipp. de diet. judicat., n.º 1.*

(2) *Qui probe perspirant debiliores et saniores sunt et à morbis facile reconvalescunt, qui male perspirant, prius quam ægrotent, fortiores sunt, ubi autem ægrotarunt, difficilius à morbis reconvalescunt. Hipp. Lib. de Aliment., n.º 6.*

rante ayant employé tous les ressorts de la machine pour combattre l'ennemi qui continuellement la harcèle , opère sans trouble sensible, des changemens qui ne peuvent se faire chez l'homme robuste sans un dérangement notable.

§. I V.

Des causes.

Avant que d'émettre mon opinion sur les causes essentielles de la fièvre jaune, j'ai cru devoir rapporter et réfuter celles de quelques auteurs sur ce sujet. Des Médecins des États-Unis d'Amérique ont pensé que la fièvre jaune était due à l'expansion des gaz azote hydrogéné ou oxigéné, ou du gaz hydrogène sulfuré ou phosphoré dans l'atmosphère par la putréfaction des substances animales et végétales. Cette opinion nous paraît très-hypothétique et n'être fondée que sur de fausses apparences. On connaît jusqu'à un certain point les effets de l'air marécageux sur l'économie animale; mais jusqu'à présent, aucun moyen analytique n'a pu constater la présence des gaz dits délétères, dans l'atmosphère libre; l'air infect des marais de

la Lombardie, soumis à l'eudiomètre, n'a point offert des résultats différens de celui recueilli au sommet des Alpes : c'est donc s'exposer à commettre de grandes erreurs et ne point craindre de satisfaire l'imagination aux dépens de la raison, que d'avancer des opinions basées sur des probabilités occultes ; il suffit d'ailleurs pour prouver que ces causes ne sont point essentielles à la fièvre jaune, de faire remarquer qu'en Hollande et en Angleterre, où l'on voit fréquemment des amas d'entrailles de poissons et des débris de baleines en putréfaction, ainsi que des tas de fumier exhalant les odeurs les plus fétides, la fièvre jaune y est cependant étrangère ; que les Côtes Occidentales et Méridionales de la France qui paraissent dans plusieurs points biens moins salubres pour les habitans que ne le sont les Antilles, en ont été rarement atteintes ; lorsqu'elle est pandémique sur ces îles, telles sont par exemple l'île de la Dominique, St.-Pierre de la Martinique et la partie de la Guadeloupe appelée basse-terre, où il périt généralement des trois quarts aux cinq sixièmes des Européens qui vont les habiter et où les pluies excessives de l'hivernage bien faites pour entraîner au sein de la terre et

des ondes la septicité du sol dans le cas où elle existerait, ne font au contraire que précipiter la marche de cette maladie et la rendre plus meurtrière. Nous devons aussi considérer que l'air marécageux produit de véritables épidémies, lorsque la fièvre jaune épargne les habitans de la zone torride et attaque avec plus de véhémence les Européens septentrionaux que les méridionaux (1). Les causes générales des épidémies, telles que la sécheresse suivie de peu de pluie, les pluies abondantes vernaies suivies de la sécheresse, les variations subites de la température, le fouillement des terres vierges et marécageuses, l'encombrement d'individus dans un lieu resserré, tels que Vaisseaux, Villes de guerre, Forteresses, Hôpitaux, ne peuvent être considérées exclusivement sous le même point de vue, puisque cette maladie a ses limites et ses époques fixes,

(1) Les naturels de l'Andalousie, les Américains furent réfractaires à la contagion. Des habitans du Nord, aucun n'a échappé à la contagion et la plupart a succombé... mais c'est sur-tout parmi les Anglais, Allemands, Prussiens, que la contagion a fait des ravages horribles; une famille Hambourgeoise d'origine, composée de 14 personnes, fut dans peu de jours réduite à une seule. Maladie d'Espagne par M. Berthe.

quand ces causes sont de tous les tems et de tous les lieux. Un Médecin de l'armée de St. Domingue attribue à la chaleur intense la cause essentielle de cette maladie, mais il considère ses effets d'une manière seulement physique : l'excès de la chaleur, dit-il, porte une forte irritation à la peau, attire les forces à la périphérie et paraît faire bouillir le sang dans les veines. Il semble, d'après cet auteur, qu'il suffirait de soustraire un individu à cette cause, pour détruire spontanément tous les effets occultes qu'elle aurait pu produire ; en outre que cette manière de considérer l'action de la chaleur sur l'homme, ne s'accorde point entièrement avec nos connaissances physiologiques ; *Lind* rapporte, dans son traité des fièvres, que des individus faisant partie de l'équipage de vaisseaux venant des Antilles, n'ont éprouvé la fièvre jaune qu'à leur arrivée en Angleterre, malgré que personne n'en eût été atteint précédemment ; enfin l'on a été jusqu'à considérer les effets de la lumière, comme pouvant produire des maladies bilieuses, d'après l'observation que dans les pays chauds, les affections de cette nature s'exaspéraient à l'heure du jour, où ce fluide était le plus répandu sur un lieu (1) :

(1) Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et

c'est, nous le pensons, par une fausse analogie qu'on a été porté à une considération semblable. En outre qu'aucune expérience n'a encore prouvé que la lumière agissait sur les animaux, comme sur les végétaux et les minéraux, celles même qui ont été faites sur ces deux règnes, ne nous paraissent pas absolument exactes, en ce qu'il est bien difficile et même impossible de soustraire un corps à l'influence de la lumière céleste sans le priver de la chaleur et surtout des diverses modifications, qui ont constamment lieu dans l'atmosphère et que nous ne croyons pas qu'on puisse suppléer à la chaleur solaire, par celle produite par la combustion. Les dernières expériences du célèbre Chimiste *Bertholet* (1) nous prouvent que dans bien des cas les effets du calorique sont absolument semblables à ceux qu'on attribue à la lumière, et nous ne doutons point que sous la zone torride, ce soit moins à ce fluide qu'à la chaleur qui l'accompagne,

de l'accouchement, par M. Alphonse le Roi, pag. 92; idée soutenue par une observation faite au Bengale par le Docteur Balfour (*Baumes*, nosol. tom. 3, pag. 309).

(1) Statique chimique, première partie, article 133.

qu'on doit rapporter les effets qui lui ont si gratuitement été attribués par rapport à l'homme ; si la lumière (1) n'agit sur un corps que par un contact immédiat sur l'homme civilisé qui est constamment recouvert de corps opâques, son action ne peut être que bien limitée, et absolument nulle sur le malade, puisque dans les pays brûlans on a la précaution de le soustraire au contact

(1) Le fameux Astronome Herschel... est parvenu à découvrir qu'il émane du soleil des rayons invisibles, qui ne produisent que de la chaleur, et des rayons véritablement lumineux qui n'échauffent point. *Baumes* lieu cité, tom. 3, pag. 303.

Le Comte de Rumford a été guidé par ces expériences à douter des propriétés chimiques qu'on attribue à la lumière..... et à conclure..... que les changemens visibles opérés dans les corps exposés aux rayons solaires, sont le résultat, non pas d'une combinaison chimique de la matière de la lumière, mais uniquement de la chaleur que produit ou qu'excite la lumière dans l'acte d'absorption de ces substances. *Biblioth. britann.*, tom. X, Science et Art, pag. 93.

Les expériences faites par *Schéele* (*Traité de l'air et du feu*, traduit par *Dietrich* 1781, pag. 118 et suiv.), confirmées par *Saussure* et *Pictet*, sur le calorique rayonnant, ne semblent plus laisser de doutes à ce sujet (*Saussure*, voyage dans les alpes, n.º 926.). *Deluc* a aussi décomposé les rayons solaires en calorique et en lumière.

de la lumière, non par rapport à elle, mais à la chaleur qui l'accompagne. Si la lumière enfin avait la propriété d'exaspérer la bile, les pays très-élevés seraient plus sujets aux maladies qui dépendent de l'altération de cette humeur, que les pays bas et marécageux; ce qui se trouve contradictoire à l'observation générale.

Maintenant, si nous considérons que c'est dans les points les plus chauds du globe, que la fièvre jaune est plus meurtrière; que c'est de *Siam*, de la *Barbade*, des *Antilles*, qu'on a pensé qu'elle tirait son origine; que c'est de la zone torride, que nous viennent la plupart des observations faites sur elle; qu'enfin c'est toujours à l'époque ou peu après que le soleil s'est le plus élevé sur l'horizon, qu'elle devient épidémique (1): nous serons portés à regarder la chaleur comme essentielle à sa production; l'humidité et la fixité de l'air ne devront pas moins fixer notre attention, puisque ces deux circonstances, et surtout la première, précèdent toujours l'apparition de cette maladie (2); et si nous

(1) *Quo calidior est cæli temperies, eo vehementius pestis grassatur*, Moultrie, *dissert. de feb. mal. bil. Americæ*.

(2) Voyez dans l'histoire de la fièvre jaune, qui

cherchons à établir les rapports qui existent entre la production de cette maladie et cet état de l'atmosphère, nous les trouverons on ne peut plus exacts. La constitution chaude et humide est constante sous la zone torride, et la fièvre jaune y est pandémique pour les Européens, lorsque sur le nouveau Continent ou par des latitudes égales à celles de la France, cette constitution est plus fréquemment périodique ou accidentelle qu'en Europe; la fièvre jaune y est vraiment épidémique; elle s'y manifeste souvent depuis quelques années, au lieu que nous ne nous rappelons qu'une observation qui constate que cette maladie a paru une fois à *Rochefort* (1).

ravagea l'Andalousie, si la constitution atmosphérique qui la précéda, n'est pas à peu de chose près semblable à celle qui a lieu aux États-Unis et sous la zone torride, quand cette maladie y devient épidémique.

(1) Je lis, dans l'éloge de *Chirac*, par *Fontenelle*, que la maladie de *Siam* a été générale à *Rochefort* etc. (Histoire de la fièvre qui a régné sur la *Flo-tille Française*, etc. pag. 94) J'engage ceux qui voudront acquérir des notions exactes sur la fièvre jaune, mais particulièrement les Officiers de santé de la marine, à consulter les précieux ouvrages de Messieurs *Berthe*, *Valentin* et *Béguerie*; il suffit pour faire l'éloge du

Siam, la Barbade, les petites Antilles se trouvent par les 13, 14 et 15 degrés de latitude Nord, en sorte que le soleil pendant les six mois qu'il reste sur notre hémisphère, se trouve deux fois perpendiculaire à ces latitudes et ne s'en éloigne guère que de la moitié de la distance qui sépare le tropique de l'équateur : le 12.^e degré (toutes choses égales d'ailleurs), peut donc être considéré comme le point où la chaleur se soutient le plus long-tems à son ultimatum, puisqu'elle est généralement en raison inverse de l'obliquité du soleil, et qu'elle se compose non-seulement de son effet actuel, mais encore de l'effet précédent. Aussi à la Guadeloupe qui se trouve par le 15.^e degré, où des feux souterrains ne contribuent surement pas peu à élever la température, la

premier, de dire qu'il sort de la plume d'un des Professeurs les plus distingués de l'École de Montpellier. Le second joint à la perfection, l'avantage inappréciable de réunir un très-grand nombre d'observations, faites sous différentes latitudes, tant par des auteurs recommandables, que par celui même de l'ouvrage. Celui de M. *Béguerie*, qui joint à une observation judicieuse, des réflexions qui n'appartiennent qu'à un profond génie, a en outre le mérite d'indiquer des remèdes essentiels non compris dans les précédens.

fièvre jaune paraît plus meurtrière que partout ailleurs : j'ai appris, sur cette île, de Médecins et de plusieurs particuliers dignes de foi, que les Anglais qui s'en emparèrent au commencement de la révolution, y perdirent 4000 hommes de troupes et leur Général sur la totalité de 6000; que dans l'an VII, de 200 jeunes gens qui suivirent le Général *Desfourneaux*, le plus grand nombre périt dans un hivernage. En l'an X, nous avons vu l'armée du Général *Richepanse*, composée de 3700 hommes, être réduite à 800 dans l'espace de quatre mois; et j'ai su depuis que la 26.^e Demi-brigade qui y avait été portée par la Division de *Roche-fort*, n'a pas proportionnellement beaucoup moins souffert, malgré les précautions qu'on avait prises, mais trop tard, pour la préserver de ce fléau (1). A St. Domingue, qui se

(1) On en envoya la plus grande partie sur les îles des Saintes qui forment un petit archipel, à deux lieues (Sud-Est) de la Guadeloupe; par leur situation, ces petites îles se trouvent en grande partie sous l'influence de la grande-terre, et cependant on a remarqué que les Européens qui allaient directement les habiter n'étaient jamais atteints de la fièvre jaune sur leur sol, malgré que celle où demeure le Gouverneur, soit en grande partie recouverte de sables, de rochers stériles, et

trouve par le 19.^e degré de latitude Nord, où dans l'an dix les causes prédisposantes de la fièvre jaune étaient plus nombreuses qu'à la Guadeloupe, l'épidémie y fut moins meurtrière, et au nouveau Continent où cette maladie se manifeste assez fréquemment, où elle attaque toutes les classes de la Société,

(à l'Ouest) de marais infects. Mais il y a des courans d'air dans différentes directions, qui continuellement agitent l'atmosphère. C'est à cela, je pense, que l'on doit attribuer le privilège dont elles jouissent; c'est dans la superbe rade qu'elles forment par leur réunion, que la Corvette le Rhinoceros (dont je fus nommé Officier de santé en chef, le 14 nivose an onze, vint mouiller le 17 du même mois; ce vaisseau sortait alors de la rade du Fort-Royal, qui, comme nous l'avons dit, est fort mal-saine. Le Capitaine, mon prédécesseur, plusieurs Officiers, Aspirans et Matelots venaient de succomber à la fièvre jaune, et dans sa traversée de la Martinique à la basse-terre, qui fut de 36 heures, il jeta dix hommes à la mer. La maladie termina ainsi tout-à-coup ses ravages, et malgré trois mois de traversée dans la saison la plus orageuse, la mauvaise qualité des vivres, deux cents Noirs aux fers qui infectaient la cale, une tempête affreuse qui nous brisa nos mats dans la méditerranée et nous força de relâcher à la côte de Barbarie, deux mois de quarantaine tant en Corse qu'à Toulon; nous ne perdimes de maladie, parmi les Blancs, qu'un passager qui était Phthisique avant son départ.

il est rare qu'elle emporte plus d'un 20.^e à un 18.^e de la population. On ne peut donc se figurer ni se convaincre que cette maladie dépende d'un miasme particulier : la dilatation de l'air atmosphérique par le calorique et l'humidité forme la constitution que l'on a toujours regardée comme la plus défavorable à l'espèce humaine ; celle dans laquelle se développent les maladies bilieuses putrides , est aussi , je le pense , celle qui est essentielle à la fièvre jaune. Cette variation de l'atmosphère précède toujours l'apparition de cette maladie, dans les lieux où elle est simplement épidémique ; et elle est constante sous la zone torride , où elle se trouve pandémique. Évitez cette constitution , vous n'éprouverez pas la fièvre jaune ; y êtes-vous moins exposé , vous l'éprouverez plus tard que ceux qui ne jouissent point de cet avantage ? Les symptômes de la maladie seront moins alarmans et moins funestes , si même vous ne vous en trouvez exempt. L'habitude vous a-t-elle mis en rapport avec ces causes ? Elles ne produiront d'effets sur vous , qu'autant qu'elles outrepasseront les bornes ordinaires. Je pense enfin , comme tant d'auteurs célèbres , que le principe des maladies bili-

euses n'existe point dans l'atmosphère (1). Ce principe préexiste en nous, et ce n'est qu'à son altération ou à sa surabondance, qu'on doit attribuer les affections qui en dépendent. Ces altérations peuvent donc non-seulement dépendre de l'atmosphère, ce qui les rend épidémiques; mais lorsqu'elles sont sporadiques, cela tient alors moins à cette cause, malgré qu'elle y participe toujours, qu'à ce que l'individu s'est trop adonné ou livré aux causes que nous nommerons prédisposantes, lesquelles étant en excès, deviennent causes essentielles de cette maladie (2). Il eût été difficile et même impossible avant les découvertes des modernes, et sur-tout de l'immortel *Lavoisier*, de pouvoir expliquer les effets chimiques de l'atmosphère sur le corps humain, puisqu'on regardait alors comme corps élémentaire, des substances qui étaient composées de plusieurs principes : ce n'est que depuis les

(1) *Hippocrate, Pelops, Galien, Cornaro, Aretée, Sidenham, Vanhelmon, Grant, Morgagni, Piquer, Grinaud, Baumes, etc.*

(2) *Galien*, dans son commentaire *de victu in acutis*, dit avoir vu des jeunes gens tomber dans les fièvres ardentes par des veilles prolongées, des excès dans le régime, la colère, etc.

connoissances qu'a répandues ce grand homme, qu'on peut dévoiler avec moins de difficulté les nombreux secrets de la nature. C'est à l'aide de découvertes aussi précieuses, que je tâcherai de déterminer d'une manière univoque les effets physiques et chimiques de la constitution dite pourrissante ou chaude et humide sur l'homme. Toutes les maladies qui naissent dans les pays où elle est constante, se terminent sans crises sensibles ; s'il en survient, elles sont toujours inconstantes, indéterminées, irrégulières : les forces vitales semblent être sapées dans leurs fondemens ; la nature presque aussitôt subjuguée qu'atteinte, paraît incapable de réaction, et les forces physiques et morales si souvent indépendantes les unes des autres dans nos climats, sont simultanément altérées sous la zone torride. Il n'est pas douteux que cette dernière circonstance ne dépende d'une lésion portée sur le *sensorium commune* ou primitivement sur ses dernières ramifications, qui transmettent à ce centre la sensation des diverses modifications qu'elles éprouvent. Mais de quelque manière que se manifeste cet effet, il ne proviendra pas moins de la même cause. La rapidité avec laquelle la fièvre jaune attaque

ses victimes, doit nous porter à croire que la cause qui la produit n'agit pas partiellement sur notre corps; tous nos organes se trouvent simultanément atteints, et un dérangement notable dans toutes les fonctions, en est toujours le résultat : si nous faisons attention que les moindres changemens dans la constitution atmosphérique, en apportent un sensible dans notre économie, devons-nous être étonnés que ceux qui seront excessifs et brusques en produisent de funestes? Puisque la constitution atmosphérique est le régulateur général des sécrétions et des excrétions des animaux; que c'est l'intégrité de ces fonctions qui constitue la santé: on ne peut mettre en doute que la constitution atmosphérique ait toujours beaucoup de part aux maladies, lorsqu'elle n'en est pas la seule cause; on me dira peut-être que la cause étant générale, l'effet doit aussi l'être: j'observerai que cela a lieu, toutes les fois qu'elle est éminente, et que dans le cas contraire, ces effets sont subordonnés aux tempéramens des individus, aux causes prédisposantes, et qu'alors elle forme les maladies dites sporadiques.

J'ai tâché de prouver que la fièvre jaune n'avait point de rapports sensibles avec les

émanations putrides et marécageuses; qu'elle était pour ainsi dire subordonnée à la direction des rayons solaires, ou pour mieux dire, à l'intensité de la chaleur, unie à l'humidité et la fixité de l'air, causes qui pourraient généralement être déduites du même principe; mais sans prendre chaque chose à sa source, ce qui nous conduirait fort loin, nous tâcherons de déterminer comment la constitution dite pourrissante peut être défavorable à l'espèce humaine.

Les effets physiques de l'excès du calorique et de l'humidité sur l'homme sont : 1.^o ceux du calorique, de produire une forte irritation à la périphérie, qui y attire les forces et les fluides, épaissit les derniers, dessèche les solides, augmente leur tendance à la putréfaction, jette les organes internes dans l'atonie par le défaut de réaction de la part du système cutané, et le peu d'oscillation qu'éprouve le centre phrénique, d'où dépendent les anomalies nerveuses, compagnes de la faiblesse et de l'inégale répartition des forces. On doit aussi prendre en considération l'augmentation de l'électricité positive ou vitreuse dont nous nous trouvons surchargés dans cette constitution; ce qui ne contribue pas peu à l'excitation des forces.

2.^o L'humidité de l'air s'oppose à l'exhalation pulmonaire et cutanée, pénètre toutes les humeurs, les rend moins consistantes, distend les solides et produit un relâchement notable dans toutes nos parties en les privant d'électricité vitreuse, ou les électrisant résineusement

Les effets physiques de ces deux causes sur le corps humain, peuvent jusqu'à un certain point nous éclairer sur les symptômes des maladies qui se manifestent sous leur influence ; mais ces considérations paraîtraient surement incomplètes pour déterminer quelle est la cause de la fièvre jaune.

Nous avons dit que cette maladie était éminemment bilieuse ; qu'elle ne différait du *causus* et de la fièvre bilieuse-putride (1),

(1) N'avons-nous pas, ainsi que l'observe l'auteur..... nos affections estivales et automnales vulgairement appelées fièvres malignes, qui ont la plus grande analogie avec la fièvre jaune, et qui en sont peut-être le premier degré ?

Il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances sur la fièvre jaune, de déterminer d'une manière rigoureuse et évidente, ce qui manque à nos fièvres bilieuses et malignes d'Europe, pour être entièrement semblables à la fièvre bilieuse et maligne des Indes Occidentales. Rapport présenté à l'École de Montpellier, le 10 vendémiaire an XI, sur l'ouvrage du

qué par des nuances souvent imperceptibles et la rapidité de sa marche. Presque tous les auteurs anciens et modernes , ont pensé que la cause des épidémies bilieuses n'était point transmise de l'atmosphère à notre économie ; qu'elle dépendait d'une modification de l'air ambiant , laquelle renforçait la tendance qu'ont les humeurs à se transformer en bile. Je ne rapporterai point toutes les théories qui ont été émises à ce sujet, avant les lumières que nous a fourni la chimie moderne ; j'exposerai celle que j'adopte, qui est basée sur les principes de la physique , de la chimie et de l'expérience.

L'air à des hauteurs égales se distend en raison du calorique et de l'humidité qu'il contient : c'est (d'après *Spallanzani*), de sa densité ou de l'oxigène qui est contenu dans l'atmosphère , que dépend l'exhalation cutanée et pulmonaire , laquelle a pour but la dépuration du sang et de la lymphe. Cet effet ne peut avoir lieu que par la combinaison du carbone et de l'hydrogène avec l'oxigène de l'air ; ces deux substances sont

Professeur *Berthe*, intitulé *épidémie d'Espagne*, par le célèbre Professeur *Fouquet*, Professeur de clinique interne, etc. (Introduction dudit ouvrage, pag. XVII).

les principes fondamentaux de la bile ; toutes les fois que les fonctions pulmonaire et cutanée sont lésées (1), cette humeur prédomine. Les tempéramens bilieux appartiennent aux pays chauds ; et c'est dans les climats brûlans, que les maladies dépendantes de l'altération ou de la surabondance de cette humeur sont les plus fréquentes : en un mot la sécrétion de la bile paraît être en raison inverse de l'exhalation pulmonaire et cutanée.

D'après cela l'Européen habitué à vivre sous une température qui passe rarement le 27 degré du thermomètre de Réaumur, dans une atmosphère du poids de 195 grains,

(1) La transpiration insensible est un fluide aériforme qui s'exhale continuellement et a la plus grande analogie avec la transpiration pulmonaire : comme celle-ci, elle dépouille la chaux de l'eau avec laquelle elle était unie, elle est incapable d'entretenir la combustion et la respiration. Les poumons et la peau se prêtent mutuellement des secours de compensation..... C'est ainsi qu'on explique comment il se peut qu'un adulte parvenu au dernier degré de phthisie, ou frappé dans l'organe pulmonaire de toute autre espèce de lésion, vive cependant plusieurs années, cet organe ne remplissant aucune de ses fonctions. *Institut., physiol. de Blumenbach, pag. 104 et suiv.* (Sur le même sujet, *vide Tacconi dans comm. institutuit, bonon. t. VI.*)

le pied cube 0,76 gaz azote , 0,24 oxygène , 00,1 à 3 acide carbonique , éprouvera nécessairement un changement notable par les 10 à 15 degrés de latitude où la température pendant plus de six mois se soutient du 30 au 38.° degré du thermomètre de *Réaumur*, et où l'atmosphère est généralement saturée d'eau en excès: en vain aspirerait-il une quantité de fluide atmosphérique considérable, ses poumons ne peuvent se dilater dans les mêmes proportions que l'air; les parties constituantes de ce fluide n'ont point varié dans les rapports qui existent entr'elles dans une atmosphère plus dense, mais bien par rapport à leur masse. L'oxygène est insuffisant pour se combiner à l'hydrogène et au carbone contenus dans le sang, ce fluide passe en partie noir dans le ventricule gauche, d'où il est distribué à tous les organes dans lesquels il porte plus ou moins rapidement l'engourdissement, le spasme et la mort. Plus l'accumulation du carbone et de l'hydrogène paraît subite, plus la fièvre jaune marche avec rapidité à une terminaison funeste (1). La

(1) Parmi toutes les causes déterminantes ou excitantes de la fièvre jaune, je n'en connais pas de plus

nature semble ne pouvoir excréter par d'autres voies que la transpiration et la respiration; les principes délétères qui la subjuguent, soit que le foie qu'on a si judicieusement regardé comme l'auxiliaire des poumons éprouve une lésion directe ou sympathique, soit qu'il ne puisse élaborer qu'en partie les matériaux surabondans de la bile (1): c'est alors que des angoisses indicibles qu'exaspère l'astre du jour et que calme la fraîcheur des nuits, rendent aux malheureux Européens la vie insupportable et la mort l'objet de leurs desirs. Ces effets ne furent jamais plus manifestes dans l'épidémie de la Guadeloupe, qu'à l'époque où le soleil redevint perpendiculaire pour cette Colonie, des pluies excès-

puissante que le refoulement ou la diminution de l'insensible transpiration, *Valentin*, pag. 140, lieu cité.

(1) L'abondance de cette matière bilieuse suit certains vices de la respiration : aussi ai-je vérifié ce que *Desault* de Bordeaux a avancé, qu'on ne peut qu'être frappé du développement, quelquefois prodigieux, du foie, dans les maladies chroniques de la poitrine. *Baumes*, traité de Nosologie, tom. 3, p. 299.

Dans le fœtus, le sang contient en général une plus grande quantité d'hydrogène carboné, dont le système se débarrasse par l'action du foie, des intestins et celle de l'organe cutané. Dissert. sur la *nut. du fœtus.*, pag. 222, et suiv. par M. J. F. *Lobstein*.

sives semblaient alimenter les feux souterrains qui minent cette île, l'atmosphère brûlante tenait toujours une grande quantité d'eau suspendue en solution; c'est alors, dis-je, que nous vîmes plusieurs individus périr avec tous les symptômes qui caractérisent l'asphyxie par le gaz hydrogène carboné. Non-seulement cette constitution, qu'on pourrait appeler suffocante, s'oppose à l'exhalation cutanée par le défaut d'oxygène, mais l'air par sa sursaturation aqueuse a perdu ses qualités dissolvantes; les parties excrémentitielles de la lymphe s'accumulent à la périphérie, sont repompées par les absorbans et reportées dans la circulation générale.

L'air très-dilaté, dit *Tourtelle*, est pernicieux aux animaux, en ce qu'il n'offre pas aux poumons une résistance capable de modérer le cours du sang qui leur arrive du ventricule droit; ce qui engorge cet organe, s'oppose à la circulation générale; mais lorsque cette dilatation est produite par une température au-dessus du 32.^{me} degré du thermomètre de *Réaumur*, l'atmosphère ne doit-elle pas se condenser dans les poumons, et l'effet décrit par cet auteur être plus

considérable (1)? Si les poumons ne s'engorgent pas toujours, leurs fonctions doivent au moins être troublées; le sang par le peu d'obstacle qu'il éprouve de la part de l'organe pulmonaire, et l'insuffisance de l'oxygène pour sa dépuración, portera particulièrement son influence sur l'origine des nerfs.

Nous avons tâché de déterminer les effets physiques et chimiques de la constitution chaude et humide; nous avons vu qu'elle s'opposait à la dépuración des humeurs, qu'elle affectait le *sensorium commune* et portait le trouble dans toutes les fonctions de l'économie animale. Toutes les causes qui prédisposent à la fièvre jaune doivent par conséquent tendre au même but, lorsque

(1) Je pense qu'à la Guadeloupe, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne, la chaleur se soutient presque toujours au-dessus du 32.^e degré du thermomètre de Réaumur, tant par l'effet du soleil que des feux souterrains; M. Gilbert, dans son Histoire médicale de l'armée de St.-Domingue, rapporte qu'en l'an dix, au Cap-Français, il marqua 37 et 38 degrés dans le mois de prairial: nous devons observer que cette Ville se trouve 4 degrés moins au Sud que la basse-terre, et que ce mois n'est pas celui où la chaleur est la plus intense.

les causes excitantes, frappant comme la foudre, agissent avec autant de rapidité. Les causes prédisposantes de cette maladie me parurent être le tempérament sanguin, l'habitude antérieure de vivre dans un pays froid, l'abus des liqueurs spiritueuses, des aliments épicés, des plaisirs de Vénus, les veilles prolongées, les passions tristes, le travail excessif de corps et d'esprit, l'alternative de la sécheresse et de l'humidité, du chaud et du froid (1); enfin de tout ce qui peut altérer la sensibilité, porter le spasme à l'intérieur et à la périphérie, en un mot, s'opposer à l'expulsion des parties excrémentitielles des humeurs.

Les causes excitantes nous parurent être la répercussion de la transpiration, lorsque l'afflux des humeurs était très-abondant à la périphérie; une vive insolation qui portait le spasme dans toute l'économie, et la douleur morale qui en pervertissait

(1) Cette alternative du chaud et du froid dans les Colonies, n'a lieu que par rapport à l'individu qui se transporte rapidement d'une plaine brûlante au sommet d'un *morne*, dont la température diffère de plusieurs degrés, et *vice versa*.

toutes les fonctions; c'était souvent après une marche forcée aux ardeurs brûlantes du soleil, que les soldats s'exposant à un vent frais, ou couchant au bivouac, éprouvaient les symptômes de la maladie (1). Les Aspirans de la marine qui journellement étaient en corvée, exposés à toutes les intempéries, furent aussi ceux qui moururent proportionnellement en plus grand nombre (2). Plusieurs Officiers de santé ne l'éprouvèrent qu'à l'époque où les chaleurs devinrent excessives; quelques-uns en furent atteints peu d'heures après s'être exposés à la ventilation en sortant d'un bain tiède.

(1) Ceux qui sont habitués à une transpiration abondante, ou chez lesquels elle n'est déterminée que par l'exercice ou le travail, et que des circonstances forcent ensuite au repos, éprouvent encore plus souvent les funestes effets de sa suppression, ou du défaut de cette évacuation naturelle, que de ceux trop généralement et trop légèrement attribués aux combinaisons chimiques de l'atmosphère, aux alimens. . . . C'est ordinairement lorsqu'ils se trouvent tout-à-coup dans l'inaction, que la maladie commence à les assaillir, trait. de la f. J., *Valentin*, pag. 143.

(2) *Fiebant autem hæc adolescentibus, juvenibus in vigore constitutis et ex iis plurimis qui circa palestram et gymnasia exercebantur*, Hip. lib 1, *epid.*, sect. 1.

On doit préjuger, d'après tout ce que nous venons de dire, quelle était la vraie prophylactique de cette maladie ; je me servirai ici des expressions de M. de Grimaud, célèbre Professeur de l'Université de Montpellier : « la prophylactique des maladies » bilieuses, dit-il, consiste à purifier l'air, » à écarter tout ce qui peut troubler le » mouvement de la transpiration, à éviter » l'air chaud et l'humidité de la nuit. La » sobriété, la tempérance, la gaieté, la » tranquillité d'esprit, l'usage des acides » végétaux et des fruits. » J'aurai peu de chose à ajouter à ce qu'a dit ce savant auteur, mon opinion étant généralement conforme à la sienne ; si par un enchaînement nécessaire, je ne devais rapporter tout ce que j'ai dit et je dirai aux causes essentielles ; car c'est à des circonstances semblables, dans lesquelles se sont trouvés quelques individus faisant partie de l'expédition de la Guadeloupe, que j'ai attribué l'avantage qu'ils eurent d'éprouver la fièvre jaune beaucoup plus tard que les autres, ou d'en être totalement exempts.

Après avoir établi que la fièvre jaune a pour cause essentielle le défaut de la dépuración des humeurs en général, et plus

particulièrement de l'accumulation du carbone et de l'hydrogène dans notre économie , puisqu'il est prouvé , comme nous l'avons dit précédemment , que ces deux effets sont généralement produits par la dilatation de l'atmosphère , qui ne contient plus proportionnellement à son volume , les mêmes quantités des principes constitutifs de l'air , et qu'elle a perdu ses qualités dissolvantes par sa sursaturation aqueuse , puisqu'il est de fait que l'accumulation du carbone et de l'hydrogène sont en raison inverse de l'oxigénation des corps , et que les causes irritantes , telles que l'excessive chaleur qui porte le spasme à la périphérie et secondairement dans les premières voies , que les alimens épicés , les boissons alcooliques produisent le même effet sur les premières et secondairement sur le système cutané , ce qui s'oppose à l'excrétion des deux principes délétères précités (carbone et hydrogène) ; nos moyens prophylactiques doivent avoir spécialement pour but de prévenir leur accumulation , soit en évitant cette constitution atmosphérique , ou si cela n'est pas possible , en éloignant les causes prédisposantes et excitantes , en maintenant par divers moyens les sécrétions dans

leur état habituel , et remédiant à la désoxigénation de l'atmosphère par des médicamens plus ou moins pourvus d'oxygène : point de doute que par ce moyen nous ne parvenions au but que nous nous proposons.

La vraie prophylactique de la fièvre jaune , tant aux Antilles qu'au nouveau Continent , a été l'habitation des lieux frais , secs et aérés ; si des raisons impérieuses ne nous permettent pas de choisir le lieu de notre habitation , nous devons autant que possible éviter l'insolation , l'air humide de la nuit , les lieux marécageux , les logemens dans les rues étroites mal-propres et peu aérées : nous ne devons pas moins fuir les environs des rivages et des ports fangeux , où l'atmosphère est toujours plus viciée , ces lieux étant ceux par où la fièvre jaune commence toujours ses ravages.

Tout excès , dans quelque genre que ce soit , doit être prohibé , ainsi que l'abus des alimens épicés et des boissons alcooliques ; on se vêtira d'habillemens de drap , pour être moins sensible aux variations de la température ; l'exercice habituel devra nécessairement être continué ; on changera de linge plusieurs fois par jour , si on transpire beaucoup ; le régime sera , en grande

partie , pris dans le règne végétal ; en évitant les épices et les alcooliques , on prendra cependant garde de ne pas tomber dans l'excès contraire. Les limonades faites avec les acides végétaux , tels que les suc de limon , citron , orange , l'acide acéteux , etc. édulcorés ou non , et alcoolisés selon le besoin , devront faire la boisson ordinaire des individus qui transpirent peu ; les autres useront préférablement de limonades faites avec les acides muriatique , sulfurique ou nitrique ; on remédiera à la constipation par celles faites avec les tamarins , la crème de tartre ou les autres acides végétaux , auxquels on joindra la pulpe de casse ; les lavemens d'eau froide tendront au même but ; les bains de mer ou de rivière , pris le matin , augmenteront l'action du système cutané. Aux personnes très-pléthoriques , la saignée de pied , renouvelée selon le besoin trois à quatre fois par mois , m'a toujours paru très-avantageuse ; aux tempéramens pituiteux et lymphatiques , les légers évacuans combinés aux toniques ne seront pas moins favorables ; ceux qui auront confiance aux sachets , aux amulettes , devront s'en munir ; mais si leur frayeur n'est pas dissipée par leurs fétiches , leur

existence sera toujours dans le plus grand danger.

§. V.

Des Symptômes.

Il serait difficile de procéder avec ordre à l'exposition des symptômes qu'offrit l'épidémie de la Guadeloupe : on peut dire que généralement leur apparition fut inextricable , et que c'est seulement à l'époque où les causes essentielles parurent annihilées , qu'on put observer un peu d'ordre dans sa marche. Elle attaquait soudainement ou était précédée par la tristesse , une sensibilité exaltée , des larmes répandues sans aucun sujet ou pour la moindre contrariété , des lassitudes , des douleurs contuses aux lombes et aux genoux , anorexie , légère constriction cérébrale et précordiale , respiration lente , profonde , entrecoupée de soupirs , rougeur de la face , une teinte jaunâtre autour des lèvres et des paupières. Cet état précédait quelquefois de deux ou trois jours l'apparition de la fièvre qui prenait presque toujours le type rémittent avec des paroxismes peu marqués les deux ou

trois premiers jours; son invasion avoit lieu le matin, et la rémission lorsque le soleil était sous l'horizon; elle était précédée de l'horror, quelquefois du rigor; ce tems durait d'une heure à trois, il était remplacé d'une chaleur mordicante; d'autrefois l'alternation de ces deux états durait plusieurs heures. Pendant le stade du froid, le pouls était petit, tendu et concentré; pendant celui du chaud, il était fort, très-dur; aux symptômes que j'ai déjà énumérés et qui augmentaient d'intensité, se joignait une douleur sus-orbitaire; les yeux étaient étincelans, ils supportaient difficilement la lumière; la langue paraissait quelquefois sèche, mais le plus souvent muqueuse dans son centre et rouge sur les bords; il y avait suppression d'urine, ou elles étaient limpides pendant le stade du froid et généralement troubles ou très-rouges pendant celui du chaud; le délire même se manifestait au premier accès, surtout pendant le sommeil qui était à-peu-près nul; il y avait jactation, concentration des forces sur l'épigastre, vive irritation à la périphérie, douleur dans la région précordiale, laquelle s'augmentait par le tact; quelques vomissemens eussent lieu le premier, le second ou le

troisième jour de la fièvre, ils étaient plus douloureux et fatigans pendant le frisson ; leurs premiers produits n'étaient pas toujours bilieux, assez souvent le premier et le second étaient muqueux, et il était rare qu'ils tardassent à être accompagnés de bile plus ou moins verte, porracée (1), cystique, laissant dans l'œsophage un sentiment d'érosion, à la bouche celui d'une amertume ou d'une acidité excessive; souvent ces deux sensations avaient lieu à la fois et étaient accompagnées d'hémorragies actives, difficiles à dompter; la soif était nulle ou extrême; la constipation aggravait toujours cet état, qui durait d'un à trois jours et rarement cinq; il paraissait y avoir diminution de tous les symptômes, mais cette rémission était généralement le précurseur d'un état pire. La maladie nous avait montré la plupart des symptômes d'une fièvre inflammatoire, mais alors elle semblait

(1) M. Moquet Chirurgien de première classe de la Marine, qui me donna les premiers soins dans ma maladie, m'assura que lorsqu'on rendait beaucoup de bile dans les premiers vomissemens, il était bien rare que la maladie fût mortelle. J'éprouvai ce symptôme, le second jour de l'invasion et je suis le seul de 21 Officiers de santé qui en furent atteints, qui m'en sois échappé.

se changer en fièvre gastrique bilieuse ; la diathèse de même nature prédominait effectivement ; les cornées se jaunissaient ; une teinte ictérique se manifestait sur la figure , le cou , la poitrine , le côté droit , toute l'habitude du corps ; la respiration devenait plus difficile ; les vomissemens augmentaient quelquefois ; la langue était recouverte de bandes fauves , ou elle était aride et noire ; les hémorragies actives , la tuméfaction des hypocondres , la teinte des urines en jaune , rouge , noirâtre , la diarrhée bilieuse de couleur noirâtre , sanguinolente , briquetée , précédaient une prostration générale qui paraissait être le résultat d'une crise que la nature avait vainement cherché à opérer ; si cette crise avait lieu , c'était toujours d'une manière indéterminée ; cet état durait d'un à quatre jours. Si la terminaison devait être avantageuse , tous les symptômes se calmaient insensiblement et les malades entraient en convalescence. Dans le cas contraire , les symptômes les plus affligeans annonçaient une mort inévitable ; la face se décomposait et prenait une teinte livide , les yeux s'excavaient ; les paupières étaient entourées d'un cercle noir ou plombé ; les conjonctives paraissaient

infiltrées de sang; des larmes sanguinolentes sillonnaient le visage; les lèvres et la langue se tuméfiaient; quelquefois, le corps était ictérique, parsemé de taches livides sanguines, mais rarement de pétéchies; des sueurs colliquatives, gluantes, répandant une odeur cadavéreuse; vomissement sans effort d'une matière semblable à de la thériaque, quelquefois parsemée de stries de sang; déjections alvines de même nature; hémorragie passive d'un sang dissous, où la partie séreuse était surabondante et jaune, par les narines, quelquefois par la langue et les lèvres, rarement par les pores; les extrémités devenaient froides, le pouls enfoncé et vermiculaire; le soubresaut des tendons, la palpitation du cœur terminaient le plus souvent cette scène accablante. Malgré que la plupart du tems ces symptômes se présentassent sans ordre, on pouvait cependant y remarquer trois stades, dont deux seulement étaient bien sensibles: le premier était celui d'irritation, il pouvait être considéré comme une maladie inflammatoire, et le second comme une maladie gastrique bilieuse, qui se compliquait de putridité dans le troisième: celui-ci pouvait être considéré comme une défaite totale de la nature.

Mais, comme j'ai déjà dit, loin que cette maladie suivît une marche régulière, il était plus ordinaire de voir ces symptômes se confondre ; ainsi au mois de prairial, époque de l'invasion de l'épidémie les malades périrent, 24, 36, 72 heures après l'invasion de la fièvre, et particulièrement ceux qui n'avaient point éprouvé de prodromes ; mais, lorsqu'ils passaient le troisième jour, ils étaient réputés sauvés. A la fin de messidor où l'épidémie était parvenue à son apogée, les Européens étaient atteints en masse ; il y eut beaucoup de morts subites et la plupart des malades ne périssaient que du quatrième au sixième jour : presque tous mouraient ictériques. En thermidor la maladie suivit la même marche, et ce ne fut guère qu'à la fin de fructidor, que les symptômes se succédèrent avec ordre ; la maladie se jugeait le 7.^e, le 11.^e, le 14.^e ou le 17.^e jour ; Il y eut des malades qui éprouvèrent des vomissemens le 1.^{er}, le 2.^e ou le 3.^e jour ; les hémorragies actives suivirent la même marche, quelquefois elles n'avaient lieu que dans le deuxième stade ; celles d'un sang dissous étaient toujours mortelles ; la suffusion bilieuse qui arrivait avant le 2.^e jour

était non moins funeste (1) ; tous les malades qui offraient pour prodromes l'altération de la face, les cornées rembrunies, les paupières livides, le contour de la bouche verdâtre, l'air morne ou stupide, éprouvaient le jour de l'invasion de la fièvre, des hémorragies d'un sang décomposé, noir, épais, dont le sérum était oléagineux et d'une couleur safranée; ils périssaient le 3.^e jour et rarement parvenaient au 4.^e; quelques-uns n'éprouvaient point d'hémorragie; chez d'autres, elle semblait être critique, et le plus souvent une prostration considérable en était le résultat; la suffusion bilieuse et sanguine n'était pas constante, et quelquefois même, ainsi que les hémorragies, elle ne se manifestait que peu, avant ou au moment même du décès. Quelques-uns de ces infortunés paraissaient recouvrer toutes leurs facultés intellectuelles peu d'instans avant leur mort, ou ils se faisaient illusion sur leur état, se disposaient à vaquer à leurs occupations ordinaires, s'informaient de tout ce qui pouvait les intéresser, se levaient,

(1) *Quibus in febre morbus regius supervenit ante septimum diem, malum est, sect. IV. aph. 62.*

Si enim effusio flava die secundo et tertio appareat, malum omnem est (Moultrie, lieu cité).

s'habillaient seuls , prenaient des alimens avec plaisir ; ou ils prédisaient leur destruction prochaine , gémissaient sur leur sort , appelaient la mort à leur secours pour les délivrer , disaient-ils , des souffrances atroces qu'ils ne rapportaient à aucun point de leur individu , et ils parlaient toujours dans ce cas avec une éloquence qu'ils étaient loin de posséder dans l'état de santé (1).

Cette série de symptômes variait en raison de l'idiosyncrasie du sujet , de son âge , des causes prédisposantes et excitantes et de la constitution ; les diverses modifications qui en étaient le résultat , devaient nécessairement en apporter dans le traitement ; mais soit par rapport au grand nombre de malades , au défaut d'Officiers de santé , à la pénurie des médicamens et

(1) Il est à remarquer que cette particularité qui paraissait n'appartenir qu'à la terminaison funeste des fièvres ardentes et à quelques affections convulsives , ne s'est manifestée que chez les individus atteints de la fièvre jaune , où des symptômes putrides univoques ne précédèrent , n'y ne suivirent immédiatement l'invasion de la fièvre : ceux-ci , au contraire , étaient toujours dans un état de faiblesse extrême. *Arétæe* rapporte de semblables observations , voyez *Grimaud* , Cours de fièvres , tom. 2 , pag. 385. *Piquet* , tr. des fiév.

des choses de première nécessité, je le dis avec peine, la thérapeutique fut extrêmement bornée à l'hôpital de la basse-terre; et soit que l'on ne pût obtenir des malades les renseignemens nécessaires sur des circonstances qui ne pouvaient être connues que d'eux ou des personnes qui les entouraient: on ne parut avoir d'égards qu'aux caractères bien tranchés des deux aspects sous lesquels la maladie se présentait, savoir: la diathèse phlogistique, ou la diathèse putride. Cependant la méthode de traitement était extrêmement active, et c'est avec raison qu'on faisait à cette maladie l'application de ce précepte d'*Hippocrate*: *Ad extremos morbos extrema remedia exquisitæ optima*. Les moyens sédatifs que l'on employa contre l'irritation nerveuse, se bornèrent presque toujours, dans la première période, à l'administration des bains de pieds, de la saignée, des épithèmes d'oxicrat sur le front, des poudres tempérantes de *Sthal*, des bols camphrés et nitrés; mais ce dernier remède, loin de remplir le but qu'on en attendait, augmentait souvent l'éréthisme de l'estomac. Je ne vis presque jamais employer ici l'opium, ni ses préparations, soit que l'on craignît d'augmenter les symptômes inflammatoires

et la turgescence au cerveau ; les vésicatoires furent employés comme révulsifs et dérivatifs , et l'on ne parut jamais avoir égard aux contr'indications ; les acides végétaux furent employés comme laxatifs ; les acides minéraux , le quinquina dans le vin , comme toniques , anti-septiques et fébrifuges : nous vîmes aussi employer le mercure doux à la dose de dix grains toutes les deux ou trois heures , dans l'intention d'évacuer par le bas , d'ouvrir les couloirs de la bile et de produire la salivation ; les frictions mercurielles à la dose d'un gros d'onguent aux simples , renouvelées trois fois par jour à la partie interne des cuisses , et le calomélas intérieurement à la dose de six grains toutes les quatre heures , jusqu'à salivation. Ces deux moyens , qui , dans quelques cas , parurent avantageux , eurent dans plusieurs autres des résultats funestes. Si la salivation ne s'établissait pas promptement , si la constitution , de sèche qu'elle paraissait , devenait tout à coup humide , dans ces deux cas une dégénération putride spontanée et intolérable précipitait le malade au tombeau. Un moyen qui ne fut point indiqué par les Médecins , et qui nous parut remplir tout à la fois l'indication des bains , des

anti-septiques et des réfrigérans , fut les frictions de tranches de citron très-souvent répétées sur l'habitude du corps, et les épithèmes de même nature sur le front et la région épigastrique : c'est une Mulâtresse de St.-Domingue, qui, la première, employa ce remède sur M. Wilman , alors Directeur de l'hôpital de la basse-terre ; il fut employé ensuite sur M. Ricard , son Secrétaire , le Chef de timonnerie de la frégate la Didon , et deux autres individus dont les noms ne me sont pas présents ; tous cinq réchappèrent à la maladie ; mais je dois observer qu'ils n'en furent atteints que vers la fin du mois de fructidor, et qu'à cette époque la chaleur et sur-tout l'humidité étaient considérablement diminuées ; la marche de la maladie était beaucoup moins rapide ; les symptômes qui se manifestaient , avaient on ne peut plus de rapport avec ceux de la fièvre ardente proprement dite ; une hémorragie nasale qui avait généralement lieu le septième jour , paraissait être critique : ainsi je ne puis assurer que ce fut à ce dernier moyen combiné au traitement général, que ces cinq personnes durent leur salut ; mais j'ai ouï dire depuis qu'à St. - Domingue on en avait toujours obtenu de grands avantages.

La méthode de traitement qu'on employa à la basse-terre, me parut insuffisante ; en ce qu'on omettait des considérations bien importantes : c'étaient les circonstances qui avaient précédé l'invasion de la fièvre ; quelle en avait été la cause excitante , et si des prodromes l'avaient ou non précédée. Dans le cas où la cause excitante aurait été la répercussion de la transpiration , tous les remèdes auraient dû tendre à rétablir cette évacuation , les bains tièdes ou froids , la saignée , les frictions sur tout le corps , intérieurement les légers sudorifiques unis aux anti-spasmodiques , les lavemens d'eau tiède , tout ce qui tendait à opérer le relâchement , devait être employé pendant les deux ou trois premières vingt-quatre heures. Dans le cas où c'eût été un excès de liqueurs alcooliques , ou d'alimens épicés , il était probable que l'accumulation de la cause matérielle était due au spasme de l'estomac , du duodénum , du canal cholédoque et sympathiquement du foie ; la principale indication à remplir devait être de détruire le spasme , et d'évacuer par des moyens peu énergiques : l'opium gommeux et ses préparations , les ablutions ou les bains d'eau froide contre la cardialgie ; une forte décoction de casse , les lavemens purgatifs plus ou moins irritans ,

dans le dessein de rompre le spasme de l'estomac ; chez ceux où la fièvre avait été précédée de prodromes, on aurait dû s'informer de leur manière de vivre , des lieux où ils étaient logés , etc. : dans ces cas les moyens précédens devaient être considérés comme accessoires ; on devait moins s'occuper de prévenir la maladie, que de la détruire elle-même ; les oxigénans devaient être regardés comme spécifiques : ainsi les acides muriatique oxigéné , sulfurique , nitrique et citrique étendus d'une suffisante quantité d'eau pour leur ôter leur propriété cathérétique , qui non-seulement décomposent la bile , mais rendent au système l'oxigène dont il est dépourvu , doivent faire la base du traitement. J'ai tracé succinctement les moyens principaux de remédier aux trois modifications principales du premier stade de la maladie : si cependant ces moyens n'en arrêtent pas les progrès , on doit se tenir en garde contre la prostration des forces qui arrive généralement dans le second stade ; les relâchans , tels que les bains , les évacuans , doivent être abandonnés ; les oxigénans , faisant la base du traitement des maladies bilieuses , doivent être conti-

nués (1) ; on les combinera alors avec les toniques , les anti-spasmodiques et les fébrifuges , tels que le quinquina , la cascarille , le polygala et la serpentinaire de virginie dans le vin , les lavemens faits avec une forte décoction de quinquina , de larges vésicatoires aux jambes et aux cuisses , employés comme révulsifs , afin de rompre le spasme fixé sur la région épigastrique. Si malgré tous ces moyens , la maladie parvient au troisième stade , on insistera davantage sur les lavemens de kina , les topiques composés avec cette dernière substance , la thériaque , le laudanum liquide , appliqué sur la région épigastrique , comme toniques et calmans , les rubéfians ou les vésicatoires sur la même partie , comme dérivatifs ; s'il y a turgescence au cerveau , on les appliquera dans les mêmes vues à la nuque. Je suppose maintenant assez de connaissances au Médecin pour modifier cette méthode curative selon l'urgence.

Nous avons dit que dans quelques cas les

(1) Voyez ce que dit *Grinaud* dans son Cours de fièvres , sur l'emploi des acides végétaux et minéraux , tels que l'acide citrique , muriatique et sulfurique , tom. 2 , p. 421 et suiv. , tom. 3 , pag. 13 et 25.

symptômes du premier stade étaient absolument semblables à ceux du troisième ; que l'altération des traits, tels que les joues étirées, les ailes du nez relevées, le contour de la bouche verdâtre, le teint plombé, un cercle noir sur les paupières, précédaient la fièvre de quatre à cinq jours : on doit bien penser que dans ce cas le traitement indiqué pour le troisième stade est le seul qui convienne.

Quelques auteurs, et Galien même, ont condamné la saignée dans les maladies bilieuses : *At in morbis acutis sanguinem, detrahere oportet, si vehemens fuerit morbus, et qui ægrotantes, ætati florente fuerint, et virium robore valuerint* (1). Nous pensons, d'après le Père de la Médecine et l'expérience, que dans des cas semblables ce moyen peut être employé avantageusement, mais toujours *parcâ manu*, sur-tout lorsque les réfrigérans seront insuffisans pour détruire la pléthore, malgré que celle-ci soit le plus souvent rarefactive ; car nous avons remarqué que la débilité qui avait lieu dans le second stade de la fièvre jaune, était en raison de l'excitation qui l'avait précédée.

(1). Hipp. de rat. vict., in morb. acut.

Quant à l'emploi des vésicatoires, on ne doit avoir nul égard à la dégénération putride, surtout lorsque la prostration des forces est extrême, puisque ce remède joint à l'avantage de stimuler énergiquement, celui d'évacuer en partie l'humeur morbifique : c'est donc à juste titre que *Lindet* et *Makittrick* l'ont préconisé et nous pensons que, comme l'observe ce dernier auteur, la gangrène qui survient quelquefois à cette application ne dépend pas de l'effet des cantharides, mais bien de la nature de la maladie. Je n'ai effectivement jamais vu cet effet se manifester sur des individus qui offrissent quelque espoir de salut : c'était toujours sur ceux qui paraissaient le plus profondément imprégnés des causes délétères et chez qui la décomposition des humeurs était déjà manifeste ; d'ailleurs il ne serait pas étonnant que l'humeur morbifique étant par l'irritation, plus particulièrement appelée dans un point, y produisit plus de ravage que lorsqu'elle est uniformément répandue dans la masse des humeurs.

F I N.